

Sabrina GHADAOUIA la biologie comme vocation

Arrivée à Deuil-La Barre à 6 ans, Sabrina Ghadaouia, suit sa scolarité à l'école des Mortefontaines, au collège Diderot, puis au lycée Camille Saint-Saëns. Élève brillante, elle entre en médecine puis change ses plans et intègre l'université Pierre et Marie Curie à Paris pour vivre sa passion : la biologie. « *En 2^e année de licence, j'ai fait un stage d'été dans un laboratoire au CNRS : ces deux petits mois d'expérience m'ont confirmé que je voulais faire de la recherche. Ça paraissait être le boulot parfait* », explique celle qui fêtera ses 30 ans en juillet 2022.

De Deuil-La Barre à Yale

La suite de son parcours est pour le moins bluffante. Après sa licence, elle s'envole pour le Québec pour suivre un Master de biologie moléculaire et cellulaire à l'Université de Montréal. Elle travaille alors sur un projet centré sur le vieillissement cellulaire, dans un laboratoire du Centre de recherche du Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CRCHUM). Un projet qui prend des proportions conséquentes auxquelles ni elle, ni le Docteur Rodier, son superviseur au sein de l'Institut du Cancer de Montréal, ne s'attendent. Et pour cause, son travail, mené avec un autre étudiant, conduit à la publication des résultats dans une importante revue scientifique anglaise, « *Nucleic Acids Research* », en 2021. « *Je débutais, c'était une première expérience donc on pensait à une erreur* », se souvient-elle. Mais à force d'expérimentations, elle découvre que les cellules saines prolifèrent même si elles possèdent des dommages à leur ADN télomérique, ce qui peut amener à l'apparition de cancers. De quoi ouvrir des perspectives de recherche !

Entre temps, elle quitte Montréal pour l'Angleterre et se lance dans un doctorat. « *Je suis partie affronter le mauvais temps et la malbouffe de Manchester pour faire ma thèse sur la biologie du développement* », s'amuse Sabrina avant de détailler : « *Ce qui m'intéressait c'était de comprendre tous les mécanismes qui mènent à la formation de tous les tissus d'un être vivant. C'est quelque chose qui me fascine depuis ma licence.* »

En 2021, thèse en poche, elle se rend à l'université de Bristol, où elle obtient son premier emploi post-doctorat. « *Je suis dans un laboratoire qui se concentre sur l'infertilité féminine, surtout celle liée à l'âge, détaille la chercheuse. On essaie de comprendre pourquoi, après un certain âge, les femmes ont plus de difficulté à mener une grossesse à terme. Cela peut aider toutes les thérapies d'assistance à la procréation comme la fécondation in vitro.* » « *Typiquement, poursuit-elle, l'un des pans de ma recherche est de comprendre comment certains traitements anti-cancéreux, comme la radiation ou la chimiothérapie, créent des dommages à l'ADN des ovocytes. Cela peut aider à limiter les dégâts, trouver des*

façons de les protéger... Le but est d'apporter de la compréhension sur ce qui nous entoure avant d'apporter des solutions. »

Toutefois, après cinq ans en Angleterre, Sabrina s'apprête à refaire ses bagages : pas pour Deuil-La Barre où elle revient 2 à 3 fois par an, mais pour les États-Unis où elle évoluera dans l'une des plus prestigieuses universités du monde : Yale. « *Ce n'est pas de mon fait ! Mon chef d'équipe actuel, Docteur Mogessie, va déménager à Yale, dans le Connecticut. Il emmène toute son équipe avec lui* », se réjouit-elle.

Cet incroyable parcours, Sabrina l'affirme : il est en grande partie dû à la « *chance* » et au « *hasard* ». Les circonstances de sa rencontre avec le Docteur Mogessie en témoignent : « *Lors d'une conférence, il a remplacé une personne malade. J'ai eu un coup de cœur pour son travail, on a échangé nos coordonnées et quand j'ai fini ma thèse, je lui ai écrit.* » Et la chercheuse d'ajouter : « *Quand j'ai quitté Deuil-La Barre, je n'avais pas en tête qu'à 30 ans, je serais à Yale.* »

...

**Quand j'ai quitté
Deuil-La Barre,
je n'avais pas en
tête qu'à 30 ans
je serais à Yale**

...

À quoi ressemble son quotidien de chercheuse ?

« *Je fais des expériences, notamment sur des ovocytes de souris, et je collecte des données que j'analyse pour tirer des conclusions. C'est beaucoup d'optimisation car, quand on commence un projet, on ne sait pas quelle est la meilleure façon de procéder : traitement, dosage... Ce qui explique pourquoi la recherche est longue. Cela demande beaucoup de patience et de résilience. Et un grand optimisme car l'échec fait partie du quotidien* », témoigne Sabrina qui poursuit : « *L'objectif, c'est d'avoir ce qu'en sciences on appelle 'une histoire', un fil qui explique le raisonnement qui a mené aux résultats. Le but ultime c'est de publier dans un*

journal scientifique pour que le travail soit revu par d'autres chercheurs. C'est très important pour obtenir des fonds. »

Jamais sans son violon

Sabrina a une autre grande passion : la musique. « *J'ai commencé le violon à l'école de musique avec Marléni Batola, puis avec le directeur actuel, Benjamin Ducasse* », confie celle qui a fait les classes CHAM au collège avec Corinne Mora, et qui a obtenu la note de 20 au bac de musique. « *À cette époque, je faisais beaucoup de classique. Quand je suis allée à Montréal, mon violon m'a suivi : j'ai rejoint des groupes de folk et de musique traditionnelle québécoise.* », raconte Sabrina. Elle joue alors dans un groupe baptisé Orange Mist, et se produit dans les cafés et les marchés. « *Puis je l'ai emmené à Manchester où j'ai joué dans un groupe de folk anglaise et, en ce moment, à Bristol, je joue dans un orchestre symphonique* », assure la musicienne à qui l'on souhaite une suite de parcours sans fausse note. ■

